

PR 4372
P4

DMU Raúl Rangel Funes
UANL
FONDO
A. R. PUBLICA DEL ESTADO

LA

MALÉDICTION DE MINERVE¹.

— « Pallas te hoc vulnere, Pallas
Immolat, et pœnam scelerato ex sanguine sumit. »
Æneid. lib. XII.

Athènes, couvent des Capucins, 17 mars 1811.

Sur les collines de la Morée s'abaisse avec lenteur le soleil couchant, plus charmant à sa dernière heure². Ce n'est pas une clarté obscure, comme dans nos climats du nord; c'est une flamme sans voile, une lumière vivante. Les rayons jaunes qu'il darde sur la mer calmée dorent la verte cime de la vague onduleuse et tremblante. Au vieux rocher d'Égine et à l'île d'Hydra, le dieu de l'allégresse envoie un sourire d'adieu; il suspend son cours pour éclairer encore ces régions qu'il aime, mais d'où ses autels ont disparu. L'ombre des montagnes descend rapidement et vient baiser ton golfe glorieux, Salamine indomptée! Leurs arcs azurés, s'étendant au loin à l'horizon, se revêtent d'un pourpre plus foncé sous la chaleur de son regard; çà et là sur leurs sommets, des teintes plus éclairées attestent son joyeux passage, et reflètent les couleurs du ciel, jusqu'à ce qu'enfin sa lumière est voilée aux regards de la terre et de l'Océan, et derrière son rocher de Delphes il s'affaisse et s'endort.

Ce fut par un soir comme celui-ci qu'il jeta son rayon le plus pâle, lorsque ton sage, ô Athènes, le vit pour la dernière fois. Avec quelle anxiété les meilleurs d'entre tes fils suivirent du regard sa mourante clarté, dont le départ allait clore le dernier jour de Socrate immolé³!—Pas encore!—pas encore! —Le soleil s'arrête sur la colline, il prolonge l'heure précieuse du dernier adieu; mais aux regards d'un mourant, triste est sa lumière, sombres sont les teintes naguère si douces de la montagne. Phébus semble jeter un voile de tristesse sur cette terre aimable, cette terre à laquelle jusqu'alors il avait toujours souri; mais avant qu'il eût disparu derrière la cime du Cithéron, la coupe de mort était vidée, — l'âme avait pris son

vol, l'âme de celui qui dédaigna de craindre ou de fuir, qui vécut et mourut comme nul ne saura vivre ou mourir.

Mais, voyez ! des hauteurs de l'Hymette à la plaine, la reine des nuits prend possession de son silencieux empire⁴ ; nulle vapeur humide, avant-coureur de l'orage, ne voile son beau front, ne ceint ses brillants contours. La blanche colonne salue avec reconnaissance la venue de l'astre, dont sa corniche reflète les rayons, et, du haut du minaret, le croissant, son emblème, étincelle de ses feux. Les bouquets d'oliviers, au loin épars, aux lieux où le doux Céphise promène son filet d'eau ; le cyprès mélancolique, près de la mosquée sainte ; le riant kiosque et sa brillante tourelle ; et, près du temple de Thésée, ce palmier solitaire s'élevant triste et sombre au milieu de ce calme sacré ; tous ces objets, revêtus de teintes variées, captivent la vue, et insensible serait celui qui les verrait avec indifférence.

La mer Égée, dont à cette distance on n'entend plus la voix, apaise le courroux de ses ondes ; son vaste sein, reflétant des teintes plus suaves, se déroule en longues nappes de saphir et d'or, mêlées aux ombres de mainte île lointaine dont le sombre aspect contraste avec le sourire de l'Océan.

C'est ainsi que, dans le temple de Pallas, j'observais les beautés du paysage et de la mer, seul, sans amis, sur ce magnifique rivage dont les chefs-d'œuvre et les exploits ne vivent plus que dans les chants des poètes ; pendant que mes regards erraient sur cet édifice incomparable, sacré pour les dieux et mutilé par l'homme, le passé m'apparaissant, pour moi le présent cessait d'exister, et la Grèce redevenait la patrie de la gloire.

Les heures s'écoulaient et le disque de Diane avait parcouru dans ce beau ciel la moitié de sa carrière, et cependant je continuais sans me lasser à parcourir ce temple désert, consacré à des dieux disparus sans retour, mais principalement à toi, ô Pallas ! La lumière d'Hécate, brisée par les colonnes, tombait plus mélancolique et plus belle sur le marbre glacé où le bruit de mes pas qui s'effrayaient eux-mêmes, semblable à un écho de mort, faisait frissonner mon cœur solitaire.

Plongé dans mes méditations, je cherchais, à l'aide de ces débris du naufrage de la Grèce, à ranimer les souvenirs de sa race vaillante, quand soudain une forme gigantesque s'avança devant moi, et Pallas m'aborda dans son temple.

Oui, c'était Minerve elle-même, mais combien différente de ce qu'elle était lorsqu'elle parut en armes dans les champs dardaniens ! Elle n'était plus telle que par son ordre elle apparut sous le ciseau de Phidias : les terreurs de son front redoutable avaient disparu ; son inutile égide ne portait plus de Gorgone ; son casque était bosselé, et sa lance brisée semblait faible et inoffensive même à des yeux mortels. La branche d'olivier qu'elle daignait tenir encore se flétrissait sous le contact de sa main ; ses grands yeux bleus, les plus beaux encore de l'Olympe, étaient baignés de célestes pleurs ; son hibou voltigeait lentement autour de son casque endommagé, et joignait ses cris lugubres à la douleur de sa maîtresse.

« Mortel, » me dit-elle, « la rougeur qui couvre ton visage m'annonce que tu es Anglais, nom autrefois glorieux d'un peuple le premier en puissance et en liberté, descendu aujourd'hui dans l'estime du monde, mais surtout dans la mienne ; désormais on trouvera Pallas à la tête de ses ennemis. Veux-tu savoir le motif de ces mépris ? jette les yeux autour de toi. Ici, survivant à la guerre et à l'incendie, j'ai vu expirer successivement plusieurs tyrannies. Échappée aux ravages des Turcs et des Goths⁵, il a fallu que ton pays envoyât ici un spoliateur qui les surpassât tous⁶. Regarde ce temple vide et profané : compte les débris qui lui restent encore ; ceux-ci furent placés par Cécrops ; ceux-là furent ornés par Périclès⁷ ; ce monument fut élevé par Adrien, aux jours de la décadence de l'art. J'ai d'autres obligations encore attestées par ma gratitude : — sache qu'Alaric et Elgin ont fait le reste. Afin que personne n'ignore de quel pays est venu le spoliateur, le mur indigné porte son nom odieux⁸ ; ainsi c'est Pallas reconnaissante qui protège la gloire d'Elgin : là-bas est son nom, là-haut tu vois son ouvrage. Ici, que les mêmes honneurs soient décernés au monarque des Goths et au pair

d'Écosse ! Le premier puisa son droit dans la victoire ; le second n'en eut aucun, il vola lâchement ce que de moins barbares que lui avaient conquis. Ainsi lorsque le lion abandonne sa proie, le loup arrive après lui ; puis vient le lâche et vil jackal : les premiers dévorent la chair et le sang de la victime, le dernier se contente de ronger les os en toute sécurité. Cependant les dieux sont justes, et les crimes ont leur châtement. Voyez ce qu'Elgin a gagné et ce qu'il a perdu ! un autre nom uni au sien déshonore mon temple. Diane dédaigne d'éclairer cet endroit de ses rayons ! Les injures de Pallas ne sont pas restées impunies : Vénus a pris sur elle la moitié de sa vengeance⁹. »

Elle se tut un moment ; alors j'osai répondre, pour calmer le ressentiment qui étincelait dans ses regards : « Fille de Jupiter ! au nom de l'Angleterre outragée, permets qu'un Anglais désavoue un tel acte. N'accuse pas l'Angleterre ; elle ne lui a pas donné le jour : non, Pallas, non ; ton spoliateur est Écossais. Veux-tu savoir quelle est la différence ? Du haut des tours de Phylé, regarde la Béotie ; — notre Béotie à nous, c'est la Calédonie. — Je sais pertinemment que sur ce pays bâtard¹⁰ la déesse de la sagesse n'a jamais eu d'influence ; c'est un sol aride où la nature est condamnée à ne produire que des germes stériles et des esprits rétrécis ; le chardon qui croît sur cette terre est l'emblème de tous ceux qui l'habitent ; terre de bassesses, de sophismes et de brouillards, inaccessible à tout sentiment généreux. Chaque brise exhalée de la montagne brumeuse et de la plaine marécageuse imprègne de ses lourdes vapeurs les cerveaux humides, qui se répandent ensuite au dehors, fangeux comme leur sol, froids comme leurs neiges natales. Mille projets d'étourderie et d'orgueil dispersent au loin cette race de spéculateurs. Ils vont à l'est, à l'ouest, partout, excepté au nord, en quête de gains illégitimes. Et c'est ainsi que dans un jour maudit, un Picté est venu ici jouer le rôle de voleur ! Cependant la Calédonie s'honore de quelques hommes de mérite, comme la stupide Béotie a vu naître Pindare. Puisse le petit nombre de ses grands écrivains et de ses braves,

concitoyens du monde et vainqueurs de la mort, secouer la sordide poussière d'une telle patrie, et qu'ils égalent en gloire les fils d'un plus heureux rivage ! de même qu'autrefois, dans une ville coupable, il eût suffi de dix noms pour sauver une race infâme. »

« Mortel ! » reprit la vierge aux yeux bleus, « écoute-moi encore, et porte mes décrets à ta rive natale. Toute déchue que je suis, je puis encore retirer mes inspirations à des pays comme le tien, et ce sera là ma vengeance. Entends donc en silence mes ordres irrévocables : entends et crois ; le temps se chargera du reste.

« D'abord ma malédiction tombera sur la tête de l'auteur de ce forfait, — sur lui et sur toute sa postérité ; que tous ses fils soient aussi stupides que leur père, et qu'il n'y ait pas en eux une seule étincelle d'intelligence ; si l'un d'eux s'avise d'avoir de l'esprit et de faire rougir la race paternelle, c'est un bâtard, issu d'un sang plus généreux : qu'il continue ses bavardages avec ses artistes mercenaires, et que les éloges de la Sottise le dédommagent de la haine de la Sagesse ; qu'ils exaltent longtemps encore le goût de leur patron, lui dont le goût le plus noble, qui lui vient du *terroir*, est un goût mercantile ; lui qui a le talent de vendre, et — que ce jour honteux vive dans la mémoire ! — de rendre l'état acquéreur de ses déprédations¹¹. Cependant West le complaisant, West le vieux radoteur, le pire des barbouilleurs de l'Europe, le meilleur que possède l'Angleterre, viendra de sa main tremblante retourner chacun de ses modèles, et à quatre-vingts ans reconnaîtra qu'il n'est qu'un écolier¹². Que tous les boxeurs de Saint-Gilles soient rassemblés, afin que l'on compare la nature avec l'art. Pendant que des rustres grossiers admirent avec un étonnement stupide « la boutique de pierres » de sa seigneurie¹³, on y verra accourir la foule empressée des fats qui viendront y flâner et y babiller ; et mainte demoiselle languissante jettera en soupirant un regard curieux sur les statues gigantesques : affectant de promener sur la salle un coup d'œil distrait, elle ne remarque pas moins les larges épaules et les vastes pro-

portions, déplore la différence d'*alors* avec *aujourd'hui*, et s'écrie : « Ces Grecs étaient vraiment fort bien ! » puis, comparant à voix basse ces hommes-là avec les nôtres, elle envie à Laïs ses amants athéniens. Quand une moderne demoiselle trouvera-t-elle de pareils adorateurs ? Hélas ! il s'en faut que sir Harry soit un Hercule ! et au milieu de la foule ébahie, il se trouvera peut-être un calme spectateur qui, jetant autour de lui un regard de douleur mêlé d'indignation, admirera l'objet volé en abhorrant le voleur. Oh ! que la haine soit le prix de sa rapacité sacrilège, qu'elle empoisonne sa vie, et s'acharne encore sur sa cendre ! La vengeance le suivra par delà le tombeau. L'avenir le mettra à côté de l'incendiaire d'Ephèse ; Erostrate, Elgin, sur ces deux noms réunis pèsera la réprobation des siècles et de l'histoire ; une égale malédiction attend ces deux grands forfaits, dont le dernier peut-être surpasse l'autre en perversité.

« Qu'il demeure donc éternellement, statue immobile, sur le piédestal du mépris. Mais ce n'est pas lui seulement que frappera ma vengeance ; elle s'étendra aussi sur l'avenir de ta patrie. Il n'a fait qu'imiter l'exemple que l'Angleterre elle-même lui avait souvent donné. Vois la flamme qui s'élève du sein de la Baltique, et ce vieil allié qui maudit une guerre perfide ¹⁴. Pallas n'a point prêté sa sanction à de tels actes, elle n'a point rompu le pacte qu'elle-même avait fait. Elle s'éloigna de ces conseils coupables, de ce combat déloyal ; mais elle laissa derrière elle son égide à la tête de Gorgone, don fatal qui changea en marbre vos amis, et réduisit Albion à rester seule au milieu de la haine universelle.

« Regarde l'Orient, où les peuples basanés du Gange ébranlent dans ses fondements votre tyrannique empire ! La rébellion lève sa tête sinistre ; la Némésis de l'Inde venge ses fils immolés ; l'Indus roule ses ondes ensanglantées, et réclame du Nord la longue dette de sang qu'il a contractée avec lui. Ainsi puissiez-vous périr ! — Quand Pallas vous donna vos privilèges d'hommes libres, elle vous interdit de faire des esclaves.

« Contemple maintenant votre Espagne ! — Elle presse la main qu'elle abhorre ; elle la presse pourtant, et vous repousse loin du seuil de ses villes. J'en atteste Barossa ! ses champs peuvent nous dire à quelle patrie appartenaient les braves qui ont combattu et sont morts. Il est vrai que la Lusitanie, alliée généreuse, fournit un faible contingent de combattants et parfois de fuyards. O champs de bataille glorieux ! Bravement vaincu par la famine, pour la première fois le Gaulois bat en retraite, et tout est dit ! Mais est-ce Pallas qui vous a appris qu'une retraite de l'ennemi était une compensation suffisante de trois longues olympiades de revers ?

« Enfin, jette les yeux à l'intérieur. — c'est un spectacle sur lequel vous n'aimez pas arrêter vos regards. Vous y trouvez l'incurable désespoir et son farouche sourire ; la tristesse habite votre métropole : en vain l'orgie y fait entendre ses hurlements, la famine y tombe d'épuisement, et le vol rôde dans ses rues. Chacun y déplore des pertes plus ou moins grandes ; l'avare ne redoute plus rien, car il ne lui reste plus rien à perdre. « Bienheureux papier-monnaie ¹⁵ ! » qui osera chanter tes louanges ? Il pèse comme du plomb sur les ailes fatiguées de la corruption ; cependant Pallas a tiré l'oreille à chaque premier ministre, mais ils n'ont daigné entendre ni les Dieux ni les hommes. Un seul, rougissant de l'état en faillite, invoque le secours de Pallas, — mais il est trop tard : il raffole de ***¹⁶, s'humilie devant ce Mentor, bien que lui et Pallas n'aient jamais été amis ! Vos sénats écoutent celui dont ils n'avaient jamais entendu la voix, présomptueux naguère, et tout aussi absurde aujourd'hui. C'est ainsi qu'on vit autrefois la nation sensée des grenouilles jurer foi et obéissance au roi « Soliveau ; » vos gouvernants ont fait choix de ce noble crétin, comme jadis l'Égypte prit un oignon pour dieu.

« Maintenant, adieu ! jouissez du moment qui vous reste ; étreignez l'ombre de votre puissance évanouie, méditez sur l'écrasement de vos projets les plus chers ; votre force n'est plus qu'un vain mot, votre factice opulence un rêve. Il est

parti cet or que vous enviait le monde, et le peu qui en reste, des pirates en trafiquent¹⁶ : les guerriers automates, achetés en tout lieu, ne viennent plus en foule s'enrôler dans vos rangs mercenaires. Sur le quai désert, le marchand oisif contemple avec tristesse ces ballots qu'aucun navire ne vient plus chercher; on voit revenir les marchandises qui n'ont pu trouver d'acheteurs et vont pourrir sur la rive encombrée; l'artisan affamé brise son métier inutile, et son désespoir n'attend plus que le signal de la catastrophe qui s'avance. Dans le sénat de votre état qui s'affaïsse, montrez-moi l'homme dont les conseils ont quel-que poids! Dans cette enceinte où régna la parole, nulle voix n'est puissante; les factions elles-mêmes cessent de plaire à une terre factieuse; et cependant des sectes rivales agitent cette île, sœur de l'Angleterre, et d'un bras fanatique chacune à son tour y allume la flamme des bûchers.

« C'en est fait, et puisque les avertissements de Pallas sont inutiles, les Furies vont saisir le sceptre qu'elle abdique, et, promenant sur la face du royaume leurs torches embrasées, leurs mains farouches vont déchirer ses entrailles. Mais il reste encore une crise à passer, et la Gaule pleurera avant qu'Albion porte ses chaînes. La pompe de la guerre, l'éclat des légions, ces brillants uniformes auxquels sourit Bellone, les sons éclatants du clairon, le roulement sonore du tambour qui envoie à l'ennemi un belliqueux défi, le héros qui s'élançe à la voix de son pays, la gloire qui accompagne la mort du guerrier, tout cela enivre un jeune cœur de délices imaginaires et pare à ses yeux le jeu sanglant des batailles. Mais apprends ce que peut-être tu ignores : ils sont à bon marché les lauriers qui ne coûtent que la mort; ce n'est pas dans le combat que se délecte le Carnage : c'est son jour de merci qu'un jour de bataille; mais quand la victoire a prononcé, que le terrain lui demeure, bien que souillé de sang, c'est alors que son heure est venue. Vous n'avez encore connu que par oui-dire ses forfaits les plus atroces; les paysans massacrés, les femmes déshonorées, les maisons livrées au pillage, les moissons

détruites, ce sont là des maux étranges pour ceux qui n'ont jamais courbé le front sous le glaive d'un vainqueur. De quel œil vos bourgeois fugitifs verront-ils de loin l'incendie dévorer leurs villes, et les flammes jeter sur la Tamise épouvantée leurs rougeâtres reflets? Ne t'en indigne pas, Albion! car elle t'appartenait la torche qui, du Rhin jusqu'au Tage, alluma de semblables bûchers. Quand ces calamités viendront à fondre sur tes rivages, demande-toi qui, de ces peuples ou de toi, les a plus méritées. Le sang pour le sang, telle est la loi du ciel et des hommes; et c'est en vain qu'elle déplorera les suites de la guerre, celle qui la première en donna le signal. »

NOTES.

¹ Cette fière philippique contre lord Elgin, dont la collection de marbres athéniens a été achetée par l'Angleterre, en 1816, au prix de 55,000 l. st., fut écrite à Athènes en mars 1811, et devait paraître avec les *Souvenirs d'Horace*; mais, comme cette satire, elle fut supprimée par l'auteur pour des motifs qu'on comprendra facilement. Elle parut pour la première fois en 1828. Certes, rien de moins étonnant que l'âme de lord Byron ait été puissamment émue à la vue du Parthénon ainsi dépouillé; mais peut-être est-il permis de dire toutefois que si ces précieux marbres fussent restés à Athènes, ils eussent sans doute péri au milieu des scènes de violence dont cette ville a été le théâtre, tandis que leur présence en Angleterre, où tout le monde peut les admirer, a déjà en les plus heureuses influences sur les beaux-arts. Les allusions politiques contenues dans ce poème n'ont pas besoin de beaucoup de développements; il contient en outre plusieurs vers que l'auteur aurait désapprouvés sans doute après plus mûre réflexion, mais qui, dans leur ensemble, offrent un échantillon trop remarquable de la vigueur satirique de lord Byron, pour pouvoir être omis dans une édition complète de ses œuvres.

² Les beaux vers qui commencent ce poème jusqu'au paragraphe « C'est ainsi que, dans le temple de Pallas, » parurent pour la première fois au commencement du troisième chant du *Corsaire*, l'auteur ayant abandonné sa première idée de publier cette énergique satire.

³ Socrate but la ciguë peu de temps avant le coucher du soleil (heure des exécutions à mort), malgré les prières de ses disciples, qui le suppliaient d'attendre au moins l'heure officielle.

⁴ Le crépuscule, en Grèce, est plus court que dans nos climats; les jours sont aussi plus longs en hiver, plus courts en été.

⁵ Sur le mur extérieur de la chapelle, du côté de l'occident, on lit ces mots gravés dans la pierre :

QUOD NON FECERUNT GOTI
HOC FECERUNT SCOTI.

⁶ On lit dans le manuscrit : « Ah ! Athènes, à peine échappée aux Turcs et aux Goths, l'enfer t'envoie un misérable Ecossais pire qu'eux encore ! »

⁷ Cela s'applique à la ville en général, et non à l'Acropolis en particulier. Le temple de Jupiter Olympien, que quelques-uns croient être le Panthéon, fut achevé par Adrien. Il reste encore debout seize colonnes du plus beau marbre et d'une magnifique ordonnance.

⁸ On lit sur le manuscrit :

Aspice quos Pallas Scoto concedit honores ;
Infra stat nomen, — facta supraque vide.

⁹ Le nom de sa seigneurie et celui d'une personne qui ne le porte plus aujourd'hui sont gravés très distinctement sur le Parthénon. Non loin de là sont les débris des bas-reliefs qu'on mit en pièces en voulant les enlever.

¹⁰ *Bâtarde de l'Irlande*, suivant sir Callaghan O'Brallaghan.

¹¹ En 1816, le parlement vota 55,000 l. st. pour l'achat des marbres de lord Elgin.

¹² M. West, en voyant la collection de lord Elgin (je suppose que nous aurons bientôt la collection d'Abershaw et de Jack Shephard), avoua qu'il n'était qu'un véritable écolier.

¹³ Le pauvre Crib fut singulièrement intrigué en voyant pour la première fois l'exposition des marbres dans la maison d'Elgin. Il demanda si c'était une boutique de marbre. Il se trompait moins qu'il ne croyait.

¹⁴ Le bombardement de Copenhague.

¹⁵ Béni soit le papier-monnaie, dernière ressource qui prête à la corruption des ailes pour se propager ! POPE.

¹⁶ Les trafiquants en espèces monnayées, les banquiers et les changeurs.

LA VALSE',

HYMNE-APOSTROPHE.

« Qualis in Eurotae ripis, aut per juga Cynthi,
Exercet Diana choros. . . » VIRGILE.

Telle au sommet du Cynthe, aux bords de l'Eurotas,
Diane, au sein des nuits, sur les vertes fougères,
Conduit ses chœurs brillants et leurs danses légères.

A L'ÉDITEUR.

Je suis un gentilhomme de province habitant un comté du centre du royaume. J'aurais pu me faire nommer, dans certain bourg, membre du parlement; l'on m'a offert autant de voix qu'en a recueilli le général T. le dernier jour du poll² aux élections de 1812. Mais je suis tout entier au bonheur domestique, ayant épousé il y a quinze ans, dans un voyage que je fis à Londres, une très respectable demoiselle. Nous avons vécu heureux à Hornem-Hall jusqu'à l'automne dernier, où nous avons été invités par la comtesse de Waltzaway (parente éloignée de mon épouse) à passer l'hiver à la ville. N'y voyant aucun inconvénient, et ayant deux filles en âge de se marier (ou, selon l'expression juste, *marketable*), de plus, un procès d'hypothèque sur notre patrimoine de famille à suivre à la chancellerie, nous partîmes dans notre antique voiture; mais ma femme m'en fit peu à peu tellement rougir que j'ai été obligé d'acheter d'occasion une *barouche* dont j'occupe le siège, loin de mistriss Hornem, et d'où je conduis les chevaux; en revanche, la place de l'intérieur est réservée à l'honorable Augustus Tiptoe, son partner officieux et son chevalier à l'Opéra. Entendant beaucoup louer la danse de mistriss Hornem (elle excellait surtout dans les menuets d'anniversaire à la fin du dernier siècle), je quittai mes bottes pour aller chez la comtesse, m'attendant à voir une danse de province, ou du moins des cotillons, des bourrées, et tous les vieux pas arrangés sur des airs nouveaux. Mais jugez de ma surprise en voyant à mon arrivée cette pauvre et chère mistriss Hornem les bras autour des reins d'un énorme gentilhomme à la démarche de hussard, et que je ne connaissais en aucune façon; lui, de son côté, l'enveloppait presque entière dans ses bras, et ils tournaient, tournaient, tournaient, sur un air baroque et discordant qui me rappelait le *black johe*, seulement plus *affectuoso*, et qui me trou-